

## L'exposition de la tuberculose à Montréal

### Résumé des conférences

(Suite)

**LE SANATORIUM DE STONYWOLD ET LES OEUVRES AUXILIAIRES,** (par M<sup>de</sup> Newcombe, de New-York, fondatrice du Sanatorium).

Madame Newcombe est la femme d'un médecin spécialiste de New-York. Ayant remarqué avec peine que les jeunes filles ouvrières de la grande ville américaine, lorsqu'elles devenaient atteintes de tuberculose, se trouvaient sans refuge, M<sup>de</sup> Newcombe résolut, en 1901, de leur créer un asile. Elle intéressa quelques-unes de ses amies à son projet, organisa une vente de charité qui donna un bénéfice de \$500, choisit un site convenable près du lac Kushaqua, et continua sa propagande en faveur des jeunes ouvrières malades auprès de personnes riches qu'elle sut attacher à son œuvre, et qui souscrivirent la somme nécessaire pour acheter le terrain choisi, soit \$20,000.

Il s'agissait ensuite de construire le sanatorium, qui devait coûter \$15,000. C'est alors que M<sup>de</sup> Newcombe eut l'idée d'organiser ces œuvres auxiliaires qui devaient lui permettre de mener rapidement à bonne fin son projet. Elle forma un comité pour chaque district de New-York. Ces comités organisèrent des assemblées publiques et obtinrent l'adhésion de membres importants parmi le clergé, et les hommes d'affaires. La contribution des membres fut fixée à deux, cinq et dix piastres. En deux ans, à force de travail et de persévérance, les quinze mille piastres furent souscrites et l'on construisit le sanatorium. L'institution, depuis, a toujours été généreusement supportée. Aujourd'hui, le sanatorium de Stony-wold donne asile à 92 ouvrières et 22 enfants. Il suffit, pour y être admise, d'être une ouvrière, c'est-à-dire de gagner soi-même sa vie. Celles qui peuvent payer donnent quelque chose ; les autres sont admises également.

Lorsque M<sup>de</sup> Newcombe organisa sa première vente de charité, l'état de New-York venait de voter \$50,000 pour l'érection d'un sanatorium. Deux ans plus tard, les fondations seulement de ce sanatorium étaient plantées, tandis que celui de M<sup>de</sup> Newcombe ouvrait déjà ses portes, ce qui prouve que la charité et l'initiative privées peuvent agir quelquefois plus vite que les gouvernements.

M<sup>de</sup> Newcombe est très fière du sanatorium de Stony-wold. Elle en est fière, dit-elle, pour le bien qu'il fait, et pour cette raison seule. Après en avoir expliqué le fonctionnement, et avoir ajouté qu'elle se propose d'organiser, à New-York, de nouvelles œuvres auxiliaires parmi les ouvrières elles-mêmes, la conférencière ter-

mine en faisant voir d'excellentes vues du sanatorium et des paysages qui l'entourent.

Inutile de dire que M<sup>de</sup> Newcombe fut très applaudie.

### A BOSTON

**LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE PARMI LES PAUVRES,** (par le Dr Pratt, de Boston, créateur d'un système de traitement et d'éducation à domicile).

Il est très facile, dit le docteur, de traiter chez eux les pauvres à un coût minime. Toutes les maisons ont en effet des toits, ou des galeries ou des cours ; aux États-Unis, surtout dans les grandes villes comme New-York, Boston, Philadelphie, les maisons de plus de trois étages ont toutes des échelles de sauvetage où l'on dort pendant les grandes chaleurs, on peut y dormir aussi l'hiver ; les fenêtres peuvent être ouvertes en tout temps.

Le système suivi par le Dr Pratt est donc de traiter les pauvres à domicile, de les faire visiter par des infirmières et de leur donner une fois la semaine des conseils appropriés à leur état, en les réunissant par classe. Il s'agit, bien entendu des malades qui sont encore à une période peu avancée de la maladie. Pour les cas trop avancés et dont on désespère, il ne reste plus qu'à les enlever à leur milieu pour empêcher qu'ils ne contaminent leurs parents. La base du traitement est le sommeil à l'air libre et la surnutrition.

Le traitement consiste dans le repos absolu jour et nuit, le sommeil à l'air libre, les visites d'une infirmière, tout cela au domicile du patient, et une visite hebdomadaire à la classe où le médecin examine ses patients, leur donne les conseils qui conviennent à chacun et donne aussi des conseils généraux. Le repos et le sommeil à l'air libre se prend sur le toit, sur un balcon, dans la cour ou sur le pallier d'une échelle de sauvetage. Si toutefois, il est impossible d'avoir un pareil lieu de repos, on est bien forcé de transporter le malade ailleurs, mais il faut avouer que c'est la rare exception. Dans les villes américaines où tout coûte cher, une dépense d'une dizaine de dollars suffit pour arranger un lit de malade en plein air. C'est une somme très élevée dans certains cas, mais on doit compter sur la charité des gens plus fortunés, la provoquer même, et après tout, ces frais peuvent être réduits puisqu'il ne s'agit après tout, que de donner de la chaleur au malade pendant l'hiver et les nuits fraîches et assurer la désinfection parfaite de ses crachats et ces linges qui peuvent être souillés. Le repos doit être absolu et l'exercice n'est permis, à condition de ne pas être violent, qu'après le commencement de la convalescence. Quand le médecin le juge à propos, le patient retourne à son travail, mais il doit se rapporter de temps en temps pour être de nouveau soumis au traitement à la moindre apparition de mauvais symptômes.

Beaucoup de malades ne veulent pas se soumettre à ce traitement, dit le docteur, parce que pendant ce temps ils ne gagnent rien et qu'ils sont à la charge de leur famille. Cette objection est d'ailleurs la même pour le